

18^{ème} Dimanche après la Pentecôte

Contrairement à l'Évangile que nous venons d'entendre, point de paralytique dans le sermon de ce jour mais, à l'opposé - parfait contrepied - l'histoire de deux athlètes, de deux amis passionnés de course à pied... Deux hommes qui aimaient tant courir qu'ils s'étaient, avec enthousiasme, inscrits à la plus grande compétition de la région, convenant qu'ils se retrouveraient chaque lundi, à l'aube, afin de se préparer au mieux, ensemble.

Arrive donc le premier lundi : nos deux coureurs s'élancent sur le chemin balisé mais voici que bien vite, le second des deux hommes ressent une petite douleur au ventre et préfère – prudemment - laisser son ami achever seul le premier entraînement. Promesse et serment étant dûment faits qu'il l'accompagnerait la semaine suivante pour l'intégralité du parcours. Mais voici que, le lundi suivant, notre homme – toujours le même - se voit interrompu dans sa course par un coup de fil vraiment très important qui l'oblige – avec tristesse – à laisser de nouveau son ami s'en aller tout seul boucler le tour des 10 km. Et ainsi, chaque semaine, de lundi en lundi, le même scénario se renouvelle : une fois, c'est une charmante jeune fille qui distrait le coureur et l'invite à modifier le tracé de son parcours ; une autre fois, c'est la buvette alléchante qui le pousse à s'arrêter pour une pause salutaire devant une bière bien fraîche ; une autre fois encore, c'est un billet de 10 euros emporté par le vent qui, passant devant ses yeux, le fait quitter son compagnon de course et changer de chemin.

Au bout de trois mois, arrive enfin la compétition tant attendue... qui voit triompher le premier des deux amis. Devant ce succès, le second enrage : ne se sont-ils pas retrouvés tous les deux chaque lundi pour l'entraînement ? N'a-t-il pas fait lui aussi l'effort de se lever aux aurores, semaine après semaine, en vue de ce fichu critérium ? Dans sa jalousie et son amertume, il n'oublie qu'une chose - pourtant d'importance : tandis que son ami s'astreignait, chaque fois, à aller jusqu'au bout, lui trouvait toujours une raison, une excuse, un prétexte pour écourter la course quand bon lui semblait. Le premier, également, avait eu mal au ventre ; il avait entendu son téléphone sonner, vu la jeune fille, senti l'attrait d'une bière bien fraîche, aperçu l'alléchant billet voler sous ses yeux mais il s'était tenu à ce qu'il s'était fixé... cela ne suffisait sans doute pas à lui assurer la victoire – car telle est la « glorieuse incertitude du sport » - mais il avait fait, au moins tout ce qu'il avait pu, contrairement à son ami à qui il ne restait que le murmure...

En entendant ce mot de « murmure », vous penserez sans doute à une **attitude vocale** : le murmure studieux de l'élève récitant sa leçon, le murmure

amoureux soupiré à l'oreille de la bien-aimée, le murmure plaintif du cœur blessé par la peine. Mais le murmure est aussi - tout au long de l'histoire du Salut, et dans notre propre vie chrétienne - une **attitude morale**, que nous voyons à l'œuvre, tant dans le cœur de cet ami jaloux que dans l'âme pincée des scribes de l'Évangile qui, intérieurement, se scandalisent d'entendre Jésus pardonner les péchés du paralytique. Le murmure est, en réalité, une révolte qui ne dit pas son nom – une jalousie qui envahit notre cœur sans exploser en notre bouche, une amertume devant une réalité – le plus souvent divine – qui nous déconcerte et nous dépasse.

Murmure envieux du coureur devant la réussite de son compagnon d'entraînement. Murmure récurrent des Hébreux au désert, mécontents de leur sort dès que Dieu n'agit plus à leur guise. Aigre murmure des Pharisiens face à la Miséricorde généreuse, débordante du Sauveur. L'excès apparent engendre le murmure. On murmure quand Dieu en demande trop, quand le prochain en obtient trop, quand Jésus en fait trop...mais ne serait-ce pas plutôt le cœur du murmureur qui est trop étroit, trop sûr de lui, trop amer pour s'ouvrir à ce qui le déconcerte et le dépasse ?

S'il arrive que notre cœur brûle de ce poison, comment en guérir ? Un mot – un mot suffit en réalité à tout changer et à nous libérer de ce mal aussi sournois que pernicieux : passer de « de » à « à »...je m'explique : au lieu de nous plaindre « de », allons plutôt nous plaindre « à » et notre cœur en sera transformé. Si les scribes, humblement, au lieu de se plaindre de Jésus miséricordieux, étaient allés se plaindre à Jésus miséricordieux, n'auraient-ils pas reçu, eux aussi, lumière et pardon à l'exemple du paralytique ? Si le coureur, au lieu de se plaindre de son ami, était allé se plaindre à son ami, n'aurait-il pas reçu consolation et conseil efficace pour remporter la course prochaine ? Si le paroissien, au lieu de murmurer et de se plaindre de son Abbé, allait se plaindre à son Abbé, ne serait-ce pas là le meilleur moyen d'aplanir les difficultés et de dissiper les malentendus ? Dieu ne refuse jamais que nous venions nous plaindre à Lui...Il se désole seulement que nous plaignons de Lui sans prendre le temps d'essayer de comprendre ce qu'Il attend de nous. Alors, allons avec confiance lui exposer nos doutes, nos incompréhensions, nos révoltes...desserrons les dents, laissons tomber à terre le venin de notre murmure et de notre bouche largement ouverte monteront tout à la fois la plainte et la louange.

Abbé Jean-Baptiste Moreau